

Texte de Eric Suchère, Critique Aïca

Exposition au Museum d'histoire naturelle de Bourges, 1997

Jean-Luc Bichaud, le parasite.

Jean-Luc Bichaud fait des greffes. Il ne fait pas que cela mais il reste que son mode d'action principal est la greffe. Il ne s'agit que d'une technique mais elle demande un savoir spécifique. Pour qu'une technique ne soit pas simple geste, il faut qu'elle soit vivifiée par autre chose, appelons cela la poétique. Si Jean-Luc Bichaud greffe, ce qu'il fait réellement, c'est de parasiter. Il parasite et le parasitage est une poétique propre aux années 90. En musique, on sample (on vole des extraits musicaux) ou on remixe (on fait dévier une forme), en art, on parasite, c'est aussi simple que cela. Reste qu'il ne faut pas parasiter n'importe quoi, ni n'importe comment. Cela, la nature nous l'apprend, un bon parasite ne se met pas n'importe où.

Il prend, par exemple, ces rosiers auxquels il lie des crayons. Le lien semble arbitraire mais est, en fait, généré par la couleur de la fleur- la couleur annoncée ou connue. Il parasite la fleur- allez, lançons le mot, la nature ! mais également, la couleur car il y a bien des déviations qui font que celle-ci n'est pas tout à fait ce qu'elle devrait être. Si l'on se souvient que les couleurs ont pour fonction, dans la peinture académique, d'imiter les effets de la nature (les académiciens recommandent de ne pas succomber à ses atouts afin que l'esprit continue à dominer) et qu'elles sont produites à partir de plantes, on se demande ce qui est réellement parasité si c'est la nature ou bien la couleur. Je parierai pour la couleur, il parasite la couleur par la couleur. C'est d'ailleurs ce qu'il fait dans ses crayons, dans lesquels une mine d'un crayon x est placée à la place de celle d'un crayon y afin de produire un crayon z, un être hybride et monstrueux avec lequel il serait difficile de dessiner à moins d'être frappé de daltonisme aigu, ce que l'on reprochait, par exemple à Claude Monet (grand jardinier au demeurant).

A quoi sert un parasite ? En général, le parasite se nourrit de son hôte. Jean-Luc Bichaud crée des parasites qui ne se nourrissent pas mais qui peuvent paralyser la fonction de l'objet (les crayons), jusqu'à empêcher le maniement (le fusain, avec lequel il joue sur la langue puisque ce mot désigne à la fois l'arbre et l'objet qui sert à dessiner), voire l'exécute dans le cas du pauvre rosier qui doit résister à cette opération délicate mais barbare de la greffe. Jean-Luc Bichaud est, en fait, le parasite. Il parasite le geste du jardinier, non afin d'entretenir la nature (ou de la diriger) mais pour l'exécuter. Quand on parle d'exécuter, dans la champ des Beaux-Arts, c'est pour mettre en évidence le rôle du copiste. Jean-Luc Bichaud exécute une nouvelle nature (en se basant sur les mots) et, l'exécutant, fait une nature morte. C'est sans doute pour cela qu'il met les crayons, toujours par exemple, dans des boîtes, parasitant le geste du collectionneur de papillons, tentant de préserver, pour la vue, ces créatures perverses.

E.C